

RECUEIL DES NOUVELLES PRIMÉES 2024/2025

# SUSPENSE

## EN SEINE-ET-MARNE

CONCOURS  
D'ÉCRITURE  
DE LA NOUVELLE  
POLICIÈRE

seine   
&marne  
LE DÉPARTEMENT





**JEAN-FRANÇOIS  
PARIGI**

Président du Département  
de Seine-et-Marne



Chaque année, le concours *Suspense en Seine-et-Marne* révèle l'imagination, la finesse d'observation et le talent narratif de nos jeunes collégiens. Pour cette 6<sup>e</sup> édition, le Département est fier de voir ces graines d'écrivains s'emparer de notre patrimoine pour y ancrer leurs intrigues, mêlant avec brio fiction et territoire.

À travers ce recueil, nous célébrons les talents prometteurs de notre jeunesse. Leurs nouvelles témoignent d'un regard sensible, curieux, parfois étonnamment mature, sur le monde qui les entoure.

Le Département est fier d'accompagner cette belle aventure éducative et culturelle, portée avec conviction par la Médiathèque départementale et accompagnée cette année par Jean-Christophe Tixier, parrain engagé et inspirant. Grâce à l'implication des enseignants, des établissements et de l'ensemble des partenaires, cette aventure littéraire continue de grandir et de marquer les esprits.

Bonne lecture à toutes et à tous !



## Le territoire au cœur de cette édition

**Cette année, le concours d'écriture met à l'honneur la ville de Meaux et le patrimoine Seine-et-Marnais.**

Chaque nouvelle devait intégrer les termes *mots*, *maux* et *Meaux*.

Dans chaque catégorie, le récit devait commencer par la phrase suivante :

- Élèves de 6<sup>e</sup> : « Soudain, alors qu'ils se promenaient sur la page du parc du Pâtis, tous les oiseaux cessèrent de chanter et s'envolèrent au loin. »
- Élèves de 5<sup>e</sup> : « La flèche de l'archer sculpté à l'arrière de la cathédrale Saint-Etienne désignait un groupe de personnes rassemblées autour des vêtements tâchés de sang. »
- Élèves de 4<sup>e</sup> : « Alors que le soleil se couchait sur la cité épiscopale, une silhouette disparut par la brèche dans les remparts.»
- Élèves de 3<sup>e</sup> : « Au pied de l'immense statue devant le Musée de la Grande Guerre, une femme pleurait »

# SOMMAIRE

- 5** SERIAL KILLER  
Louison TAKACS (6<sup>e</sup>)
- 11** Y LAISSER DES PLUMES  
Lou PAILLARD (6<sup>e</sup>)
- 17** LA TREIZIÈME STATUE  
Romane DEBRET (5<sup>e</sup>)
- 25** LES BLESSURES DU PASSÉ  
Chloé PEREA (5<sup>e</sup>)
- 33** LA STAGIAIRE DE MEAUX  
Devi SCHERRER PEREIRA (4<sup>e</sup>)
- 43** CHASSE À COURRE  
Jolan GRAVELEINE-VIOT (4<sup>e</sup>)
- 47** MORT POUR LA FRANCE ?  
Juline ROSTICHER (3<sup>e</sup>)
- 55** TEMPS DOUBLES ET ILLUSIONS  
Lucille TACHET (3<sup>e</sup>)



# SERIAL KILLER

Louison TAKACS (6<sup>e</sup>)

**S**oudain, alors qu'ils se promenaient sur la plage du parc du Pâtis, tous les oiseaux cessèrent de chanter et s'envolèrent au loin.

En cette fin d'après midi, un cri venait de retentir : il venait du fond du parc. Il avait fait sursauter les deux adolescents.

“ - Wahou ! C'était quoi, ce bruit ? Demanda Maggie.

- Je ne sais pas, on aurait dit un cri. Un truc flippant, en tout cas. Tu ne veux pas qu'on sorte d'ici ? Répondit Gaël.

- Mais non, c'est trop intrigant ! Rétorqua-t-elle.

- Bon, o.k., mais on ne reste pas longtemps, ronchonna-t-il.

- Yes ! ”

Maggie avait douze ans. Elle était très sportive et sa chevelure de flamme était parfaitement accordée à ses yeux vert menthe à l'eau et à son caractère de mule. Gaël, lui, était plus sage, il avait treize ans, sa tenue claire faisait ressortir l'éclat de ses cheveux de jais et de sa peau mate.

La seule chose qu'ils avaient en commun était leur passion pour les romans policiers et ils étaient très extravagants.

Ils sortaient du collège Henri Dunant, près du parc du Pâtis à Meaux, plus tard que d'habitude. Les deux amis avaient pris une heure de colle parce que Maggie avait persuadé Gaël qu'on avait le droit d'aller aux casiers à la pause du matin en courant. Résultat : quand ils sortirent à dix-huit heures, il faisait déjà nuit noire.

Ils avançaient vers le fond du parc. Gaël, peu rassuré, s'étonna de ne pas voir M. Guillet, le gardien du parc. Tout était étrangement silencieux. Un deuxième “cri” retentit alors que Gaël était sur le point de demander l'heure à Maggie. Gaël s'interrompit puis reprit sa question. Maggie lui répondit qu'il était dix-huit heures quarante. Puis, il y a eu un grand silence.

“ - Là ! Cria Gaël, appéuré, en désignant une construction en ruine.

- ...

Maggie, frissonnant, ne pouvait pas dire un mot.

Ils se tenaient devant une cabane délabrée. Les arbres semblaient se pencher pour aggripper les deux adolescents : une ambiance peu rassurante. Une silhouette sombre, d'allure très imposante, mais qui ne devait pas avoir plus de vingt ans, courut se faufiler entre les barreaux de l'enceinte du parc. Il tenait quelque chose dans sa main et murmura inintelligiblement :

“ Serial Killer ”

Un liquide rouge grenat passait sous le carré de tissu miteux qui servait de porte à la cabane. Des nuages voilaient le ciel et on ne voyait plus la lune.

D'un même élan, les deux adolescents partirent en courant. Essoufflés, et la boule au ventre, ils passèrent le portail du parc.

“ 18 heures 46, observa Maggie. On a quitté la cabane flippante il y a deux minutes. Mais qu'est ce qui peut donc s'être passé ? Questionna Maggie

- Je ne savais pas que tu pouvais être aussi précise ! Répondit Gaël pour essayer de détendre l'atmosphère.

- Tu crois qu'il y a eu un crime ? Demanda Maggie

- Peut-être, et en plus M. Guillet n'était pas là tout à l'heure ! Répondit Gaël

- Mais oui, tu as raison, affirma Maggie, nous vérifions demain.

- D'accord, mais si c'est bien un crime qui est le tueur dans ce cas ?

- Je ne sais pas, mais celui ou celle que nous avons vu passer à travers les barreaux ne semblait pas beaucoup plus vieux que nous. Le tueur doit être au lycée de ton frère, c'est certain, affirma Maggie.

- Oui, je lui demanderai de surveiller les comportements suspects.

- Bon, on devrait rentrer chez nous maintenant, à demain !

- À demain ! ”

Puis ils se quittèrent et retournèrent chez eux. Une fois rentré, Gaël raconta tout à son grand frère Hassim : le “cri” déchirant, la silhouette qui s'enfuit avec quelque chose à la main, la tache rouge sur le sol, et l'absence du gardien du parc. Hassim, alerta la police du crime que Gaël et Maggie avaient constaté. Au lycée, Hassim observa le comportement de ses camarades. Puis le lendemain soir, il dit à son frère :

“ - J'ai observé un certain Logan. C'est le plus suspect des suspects... il y a toujours beaucoup de gens étranges au lycée. Il ne prononce pas un seul mot, c'est encore moins que d'habitude. Que des onomatopées.”

D'après Hassim, il avait un comportement bizarre. Il fuyait les autres et prétendait avoir des maux de tête pour éviter les cours. Un autre garçon entrait aussi dans les critères de Gaël et de Maggie : Eloas, très violent et agressif. Il se battait souvent et marmonnait des menaces comme : “ Je vais te tuer ”.

- “ Comment va-t-on trouver le bon coupable, s'écria Gaël ? ”

Sa question demeura sans réponse. Et toujours aucune trace de M. Guillet.

Mais les deux amis n'allaient pas en rester là, leur enquête n'était pas classée.

Deux jours plus tard, les parents de Gaël arrivèrent dans le salon où les deux jeunes enquêteurs étaient en train de clarifier leur théorie. La police avait appelé les parents de Gaël et Maggie pour leur dire que ce que leurs enfants avaient vu était une fausse alerte et qu'ils étaient allés trop loin en enquêtant de leur côté et en interrogeant les élèves du lycée.

Maggie, dans un élan de colère, cria qu'ils avaient raison, prit la manche de Gaël et dit :

“ - Viens Gaël, on va leur prouver qu'on a raison ! ”

Puis ils partirent en courant vers le parc du Pâtis suivis de peu par les parents. Au coin de la rue, derrière eux se trouvait Logan, leur suspect numéro un, qui regardait sa montre et se dirigeait aussi en courant vers le parc. Maggie et Gaël le virent et coururent encore plus vite ! Logan se rapprocha des deux jeunes et les doubla. Les deux amis se regardèrent surpris que Logan ne les ait pas remarqués. Puis Maggie décida de prendre un raccourci qui conduisait jusqu'au parc pour éviter le tueur.

Arrivés au parc, ils virent Logan. Gaël prit la parole et dit :

“ Mais qu'est ce que tu fais là ?

- Je suis là pour un rendez-vous avec le directeur du musée des Beaux-Arts, dit Logan.

- Pour quoi faire ? Le questionna Maggie.

- Pour mes tableaux.

- Quels tableaux ? S'interloqua Maggie

- Bah ceux que je peins, répondit Logan

- Bon, ce n'est pas tout mais moi, j'ai des tableaux à voir, s'écria le directeur du musée qu'ils n'avaient pas vu arriver.

- Oui oui, bien sûr venez Monsieur ! ” S'empressa de dire Logan.

Les parents de Gaël arrivèrent essouffés :

“- Qu'est-ce qui vous a pris de partir comme ça ? Vous êtes fous, vous allez devoir vous expliquer !

- Désolé, dirent Maggie et Gaël d'une même voix.

- Je crois qu'on s'est trompés... Dit Maggie gênée.

- Mais le cri, la dernière fois c'était quoi alors ? Demanda Gaël.
- Euh, marmonna Logan
- Logan ?
- Ben en fait, il y avait une araignée dans l'atelier où je peins, la cabane que tu vois en face de toi.
- Mais nous on a vu du sang dedans, dit Maggie
- C'était de la peinture ! Répondit Logan
- Et tu n'as pas dit Ser...Serial Killer ? Dis Gaël avec méfiance.
- Hein, quoi ? Non j'étais en appel avec le directeur du musée pour ce rendez-vous et je lui ai demandé : "c'est à quelle heure ?"
- Ah, dit Maggie. On s'est vraiment trompés sur ce coup.
- Eh oui, vous ne croyez pas si bien dire affirma l'un des parents de Gaël.
- Oui désolé maman et papa, dit Gaël l'air coupable.
- Bon, ça vous dit d'aller se prendre un goûter, répondit Maggie pour remonter le moral à son ami.
- Ne nous refaites jamais un coup pareil ! S'exclamèrent les parents.
- Oui promis, répondirent Gaël et Maggie.
- Bon, on se le prend ce goûter, dit Logan affamé.
- Et mon rendez-vous alors ? S'écria le directeur de musée.
- On reportera ça à plus tard, on a le temps, lui répondit Logan pressé de partir, et si vous veniez prendre le goûter avec nous ?
- Ce n'est pas de refus ... tant qu'il n'y a pas d'araignée ! "

Et c'est ainsi que tout rentra dans l'ordre et Gaël, Maggie, les parents, Logan et le directeur de musée partirent prendre leur goûter. Et plus jamais les adolescents ne lirent de romans policiers et ils apprirent par la femme de M. Guillet qu'il avait pris deux semaines de vacances et était parti seul en Allemagne pour le concours du meilleur gardien de parc d'Europe.



# Y LAISSER DES PLUMES

Lou PAILLARD (6<sup>e</sup>)



Soudain, alors qu'ils se promenaient sur la plage du parc du Pâtis, tous les Oiseaux cessèrent de chanter et s'envolèrent au loin.

En cette fin de matinée, Cléo, Aliyah et Luc, meilleurs amis depuis la maternelle et amateurs de mystères, coururent vers le lieu d'où les oiseaux s'étaient envolés. En y allant, les trois collégiens meldois passèrent devant le club d'aviron de Meaux et ne furent pas étonnés de voir tant de monde, en cet été de grandes chaleurs.

Quand ils arrivèrent sous le couvert des arbres, ils virent un homme s'enfuir en les entendant s'approcher. Luc et Cléo, les deux compères téméraires, le poursuivirent. Aliyah, détective dans l'âme, resta sur place dans un silence pesant. Elle tourna en rond dans la clairière et heurta quelque chose de rigide. Anxieuse, elle baissa les yeux précautionneusement. Ses genoux se déroberent sous elle lorsqu'elle vit un corps inanimé. Elle tressaillit quand la main du mort s'ouvrit et laissa s'échapper un oisillon qui s'envola dès qu'il fut libre.

Quand Cléo et Luc revinrent essoufflés, ils virent leur amie pâle et flageolante. Leurs regards se posèrent sur le corps sans vie étendu sur l'herbe. Ils se mirent à hurler en chœur face à l'horreur puis un silence assourdissant les gagna.

Les cloches de la Cathédrale de Saint-Etienne brisèrent cet état de stupeur. Une fois revenus à l'instant présent, les collégiens décidèrent de mener leur enquête.

Ils étaient très perplexes et cherchèrent alors des indices. Luc trouva des traces de sang sur un magnifique laurier-rose en fleurs. Aliyah et Cléo découvrirent quant à elles, des traces de pas, sûrement celles de l'homme qui s'était enfui dans la forêt. Ils dialoguèrent ensemble puis ils se mirent d'accord pour n'en parler à la police qu'en cas de difficulté extrême ou en cas de danger.

Ils commencèrent par se demander qui était cet homme mort. Alors ils firent le tour du quartier Dunant, célèbre pour sa plage du Pâtis ; mais personne n'avait eu vent d'une disparition d'un proche. Luc, Aliyah et Cléo étaient tellement embarrassés qu'ils retournèrent vers la clairière. La chaleur écrasante de l'après-midi devenait insupportable mais ils étaient bien décidés à retrouver l'identité de cet homme mystérieux.

En arrivant, ils virent les forces de l'ordre autour de la victime, recouverte d'un drap. Le plus grand des policiers empêcha les enfants de s'approcher de la scène du crime. Aucun mot ne sortit de leurs bouches. Cléo brisa alors le silence et se confia aux policiers. Elle raconta qu'ils avaient vu un homme fuir la clairière juste après leur arrivée. Un homme de loi demanda davantage de détails afin de réaliser un portrait robot du suspect. Les collégiens décrivent un homme mate de peau, assez petit et avec des cheveux blonds et courts.

Il leur demanda s'ils avaient d'autres indications à leur fournir. Les enfants dirent qu'ils n'avaient pas vu les yeux du suspect mais qu'il était vêtu d'un pantalon marron et d'un t-shirt vert feuillage. Le suspect courait assez vite et semblait paniqué.

Les policiers décidèrent de lancer un avis de recherche sur cet homme.

Les parents des trois amis furent contactés par la police mais ils ne seraient pas de retour avant la nuit tombée. Les enfants partirent alors en direction de l'éclatant jardin Bossuet, dessiné par le célèbre André Le Nôtre. Ils discutèrent longuement de cette découverte macabre.

En début de soirée, le médecin légiste termina l'autopsie faisant d'étranges constatations. Il remarqua des lacérations au niveau des bras et du visage. Le médecin légiste pensa tout d'abord que l'arme du crime était un objet tranchant. Les enfants furent appelés par la police afin de savoir s'ils avaient trouvé une arme blanche sur la scène du crime. Les trois amis répondirent que non et décidèrent de retourner chercher des indices dans la forêt du parc du Pâtis. Luc eut soudain des maux de ventre violents et décida de rebrousser chemin.

Aliyah et Cléo se promenaient seules quand elles passèrent derrière un buisson et virent un éclat blanc. Il y avait un couteau ancien sur le sol à moitié recouvert par de la terre. Cléo se baissa et attrapa le poignard mais s'entailla l'annulaire. Aliyah, inquiète, regarda sa coupure et fut soulagée. La plaie était superficielle. Elle ramassa alors le canif. Elles le regardèrent attentivement. Sur le manche, il y avait deux serpents entrelacés rappelant les courbes et la souplesse du M antique, symbole de la ville de Meaux. Elles se souvinrent qu'elles avaient vu le même couteau au musée de la Grande Guerre, lors de la sortie scolaire de fin d'année. Un indice de taille...

Alors Aliyah dit à son amie d'aller prévenir la police. Les deux collégiennes se dirigèrent vers le poste de police. Quand elles arrivèrent, elles demandèrent à l'accueil à voir les policiers en charge de cette affaire. Les agents leur demandèrent de tout leur raconter. A la fin du récit, la police remercia les enfants et les raccompagna chez eux. Ils se donnèrent rendez-vous le lendemain matin.

Après une nuit agitée, Luc, informé de la situation, rejoignit les policiers avec Cléo et Aliyah au musée de la Grande Guerre afin d'interroger la directrice. Ils visitèrent le musée et en effet ils trouvèrent deux répliques parfaites du couteau que les filles avaient découvert sur les lieux du crime. Ils demandèrent à voir le chef de l'établissement et ils furent reçus dans un grand bureau chaleureux. Les collégiens meldois étaient très impressionnés par cette grande femme souriante avec de longs cheveux châtain assise à son bureau.

Les policiers et les enfants lui expliquèrent la raison de leur venue et elle les écouta avec attention. Ils lui décrivèrent l'homme et la directrice se souvint d'un membre de l'équipe du musée. C'était le gardien de la salle des couteaux. Cependant, elle ne pouvait croire que c'était lui. Elle fit le portrait d'un homme serviable et discret. Elle ordonna tout de même à son assistant de le convoquer et continua sa description durant de longues minutes.

Quand quelqu'un toqua à la grande porte en chêne, tout le monde sursauta et un homme entra.

Luc, Cléo et Aliyah le reconnurent sur le coup et les forces de l'ordre virent que le portrait robot était correct. Quand il franchit la porte, le suspect était stressé et peu enclin à prendre la parole. Les policiers et la directrice tentèrent de le tranquilliser. C'est alors qu'il se confia pendant deux longues heures.

Puis les policiers résumèrent l'histoire : le monsieur décédé s'appelait Louis Bris et son ami Arthur Cliff. Les traces retrouvées sur le corps de la victime n'étaient pas comme le médecin légiste l'avait cru, dues à une arme blanche mais par des traces de serres d'oiseaux. Arthur expliqua que son ami et lui faisaient un trafic de faucons émerillons. Il avoua avoir dérobé l'un des couteaux de la salle pour pouvoir gagner un peu plus d'argent. Puis quand ils s'étaient rendus dans la forêt du parc du Pâtis réputé pour ses nombreux rapaces, Louis avait volé un œuf dans un nid sans surveillance. Mais quand

les oiseaux avaient vu un petit faucon à peine né dans ses mains, ils avaient foncé sur lui. La victime s'était retrouvée encerclée et les rapaces l'avaient blessé mortellement. Alors Louis avait essayé de le défendre mais les oiseaux s'étaient retournés contre lui et d'autres s'étaient envolés. Il avait dû s'enfuir pour ne pas se faire tuer à son tour. Dans la précipitation, il avait lâché son couteau dans la clairière qui avait glissé sous une motte de terre. C'est à ce moment-là qu'il avait aperçu au loin, les trois collégiens se rapprocher de lui. De peur d'être suspecté d'assassinat, il avait pris la fuite. Les policiers furent d'abord sceptiques en écoutant la version d'Arthur Cliff mais se rendirent à l'évidence. Tous les indices concordent : l'oiseau dans la main du défunt, le couteau qui n'avait pas été utilisé, les lacérations sur le corps.

Arthur Cliff fut arrêté pour vol d'objets et pour non-assistance à personne en danger.

Quant aux enfants, ils reçurent la médaille des petits détectives en herbe. Depuis ce jour, la forêt du parc du Pâtis a été classée réserve naturelle protégée.



# LA TREIZIÈME STATUE

Romane DEBRET (5<sup>e</sup>)



**L**a flèche de l'archer sculptée à l'arrière de la cathédrale Saint-Étienne désignait un groupe de personnes rassemblées autour de vêtements tachés de sang. J'accourus aussitôt vers ce groupe, des policiers essayaient d'évacuer la foule, ma mère en faisait partie. Je jetais un coup d'œil à cette scène de crime. Un homme d'un certain âge gisait sur le sol, un couteau au niveau du cœur. Sa tenue était blanche avec le symbole du Christ brodé dessus ; c'était sûrement un homme d'Église. Je me tournai et vis des débris de statue amoncelés en dessous de l'archer de la cathédrale. Je n'étais pas surprise de ce qui venait de se produire. Tout a commencé il y a un peu plus d'un mois...

Je m'appelle Louise Santos, je suis la fille de la commissaire de police de Meaux. Comme ma mère, j'aime mener l'enquête. Depuis plus d'un mois, les crimes s'enchaînent dans notre ville : douze personnes ont été tuées. A proximité de chaque corps, il a été retrouvé des débris de statue. Après reconstitution, les scientifiques affirment que toutes les statues représentent une vierge Marie. Pour le moment, la police ne trouve pas d'autre indice. Si une chose est sûre c'est que tous ces crimes sont liés. Cette affaire est de plus en plus intrigante.

Une fois rentrée chez moi, je vais dans ma chambre et sors mon carnet de notes pour y écrire en détail ce que je viens de voir. Soudain, j'entends la porte d'entrée s'ouvrir ; c'est ma mère qui entre dans la maison, toujours en uniforme. Je range mon carnet de notes et je sors de ma chambre avec hâte pour la rejoindre dans l'entrée. Elle m'embrasse sur le front, enlève son manteau et se dirige vers la cuisine pour préparer le repas. Je vis seule avec elle depuis que mon père nous a abandonné à ma naissance.

À table, ma mère entame la conversation :

- Tout va bien ?

- Oui et toi ? Vous avancez sur l'enquête ?

- Non, l'enquête n'avance pas d'un pouce et j'en ai des maux de tête à force de réfléchir.

La suite du repas se déroule en silence, puis je vais me coucher, toujours en essayant de trouver un dénouement à cette affaire qui rend la ville plus sombre.

Le lendemain, j'arrive au collège. Tout est calme. Contrairement à ces dernières semaines, aucune sirène d'ambulance ne retentit. La mairie a renforcé la sécurité dans toute la ville : la police est partout et tout le

monde vit dans la peur d'être la prochaine victime.

La cloche sonne, je me range avec ma classe. Aujourd'hui, nous avons une sortie pédagogique dans un atelier de modelage de statue. Je vais pouvoir chercher des indices sur l'affaire qui me préoccupe tant.

Alors que notre professeur nous montre les outils qui servent à fabriquer des statues, je vois un agent de police discuter avec un homme qui porte l'uniforme de l'atelier. Je demande alors la permission d'aller aux toilettes et en toute discrétion je me cache derrière le moule d'une immense statue de chat pour pouvoir écouter la conversation des deux hommes sans être vue. J'entends le policier qui demande :

- Combien avez-vous créé de statues de la Vierge Marie ?

- L'atelier en a créé treize.

- Connaissez-vous cet homme ? dit le policier en brandissant une photo. Nous l'avons trouvé dans un portefeuille, malheureusement, il n'y avait pas de carte, ni de papier d'identité.

- Bien sûr que je le reconnais, c'est Jeannot Delavero, il a travaillé ici pendant deux mois mais surtout il a volé la caisse de l'atelier ! Il a été condamné à trois ans de prison et quarante-cinq-mille euros d'amende mais j'ai entendu dire qu'il s'était échappé avant d'avoir fini de purger sa peine.

- Pouvez-vous me dire quand Monsieur Delavero a travaillé ici et vous souvenez-vous quand les statues de la Vierge Marie ont été moulées puis démoulées ?

- Jeannot est arrivé le 16 avril et il a été renvoyé le 14 juin, je m'en souviens c'était le jour d'anniversaire de ma femme ! Pour les statues, laissez-moi regarder... (l'employé consulta son téléphone portable) elles ont été mises en moule le 2 juin et retirées le 27 juin.

- Merci pour votre collaboration, conclut le policier.

Sur ces mots, les deux hommes tournèrent les talons.

Une fois à la maison, j'ajoutai dans mon carnet toutes les nouvelles informations de la journée puis je décidai de me rendre dans le bureau de ma mère. Je ne suis pas autorisée à y entrer mais il me faut plus d'indices pour avancer. Sur le secrétaire, un journal daté du 15 avril est posé. Je m'approche et lit la une.

*« Vol de la bague de la duchesse de Montespan : La bague de la duchesse Athénaïs de Montespan, d'une valeur de deux millions d'euros, a été volée hier au Château de Versailles à dix-huit heures sept. Dans la nuit, un homme a*

*été aperçu s'enfuyant du château. Le suspect se nomme : Jeannot Delavero. Si vous le connaissez, nous vous demandons de ne pas intervenir et de contacter au plus vite le commissariat de votre ville. »*

Je mis de l'ordre dans mes idées pour élaborer une hypothèse. Si Jeannot Delavero a volé la bague de la duchesse le 14 avril et qu'il a été embauché dans l'atelier de modelage le 16 avril, il a sûrement voulu s'y cacher pour ne pas être arrêté mais il a commis une erreur en volant la caisse. Sachant qu'il allait se faire arrêter par la police il a sûrement voulu cacher la bague dans un endroit sûr où il pourrait la retrouver une fois libre. Il a alors eu l'idée de cacher la bague dans une statue de la Vierge Marie pas encore sèche, mais une fois échappé de prison les statues étaient déjà toutes vendues. Jeannot s'est donc mis en quête des statues, prêt à tuer pour retrouver la bague. J'ai entendu dire que douze des treize statues ont été détruites. La bague doit être dans la treizième. Nous devons nous en emparer avant lui.

Je courus vers le commissariat, m'annonçai à l'accueil et entrai dans le bureau de ma mère. Je lui expliquai ma théorie. Elle s'étonna d'apprendre que j'avais mené une enquête parallèle mais reconnu que ma piste était à suivre car elle avait elle-même des informations complémentaires.

Elle me dit d'un ton décidé :

- Je vais appeler ma collègue Linda. Toi, elle et moi, nous allons nous rendre chez Monsieur Alibiti. Il gère une boutique au sud de la ville. Il a acheté deux statues à l'atelier, l'une a été vendue et l'autre se trouve toujours dans le magasin.

Dix minutes plus tard Linda est dans le bureau. Nous sortons du commissariat et montons dans une voiture de police. Nous traversons la ville et ma mère gare la voiture en face d'une échoppe. Nous descendons de la voiture et nous nous dirigeons vers l'entrée de la boutique. Sur l'écriteau suspendu aux dessus de la porte, il est écrit « Bienvenue chez Alibiti ». Les mots sont de couleur rouge. Linda pousse la porte et une clochette tinte gaiement. Sur des étagères en bois sont exposés de nombreux objets de décoration. Je reconnais tout de suite la statue de la Vierge Marie. Derrière le comptoir se tient un petit homme roux. Il vient à notre rencontre.

- Bonjour mesdames, que me vaut l'honneur de votre visite ?

- Nous venons vous poser quelques questions, répondit ma mère. Quel client vous a acheté une de vos deux statues de la vierge Marie ?

- C'est un prêtre qui me l'a acheté. J'ai appris qu'il avait été assassiné hier. Il

a acheté la statue pour décorer la cathédrale Saint-Étienne.

- Connaissez-vous Jeannot Delavero ? ajoute ma mère.

- Non, navré.

- Merci pour vos informations, dit Linda. L'homme que ma collègue vient de nommer est un criminel très dangereux. Nous vous demandons de quitter la boutique si vous tenez à votre vie. Cette nuit Jeannot Delavero va vouloir s'emparer de la statue de la Vierge Marie mais nous serons là pour l'arrêter (elle allait partir quand soudain, elle interpella le commerçant) Ah, j'allais oublier, je voudrais vous acheter la statue de la vierge Marie s'il vous plaît.

M. Alibiti fit payer Linda, lui donna la statue, puis nous sortîmes de la boutique. Nous montâmes dans la voiture et ma mère nous annonça le plan :

- Je vais faire appel à des policiers. Ensemble, nous allons nous cacher aux alentours de la boutique et attraper Jeannot Delavero par surprise, mais avant ça Louise je te dépose à la maison.

- Non, je ne rentrerais pas à la maison ! C'est grâce à moi si vous êtes sur le point de l'arrêter, ripostai-je.

- Cet homme est dangereux Louise, il est armé, je te rappelle que c'est un meurtrier, gronda ma mère.

- Elle pourrait nous être utile, interrompit Linda, j'habite en face de la boutique de M. Alibiti, Louise pourrait aller dans mon appartement et nous signaler l'arrivée de Jeannot. Elle pourrait aussi observer s'il est seul ou armé.

- Bon, d'accord, céda ma mère.

Au commissariat, les policiers rechargeaient leurs revolvers et s'équipaient. Ma mère les attendait sur les lieux pendant que Linda m'accompagnait chez elle. Sur place, elle me donna un gilet pare-balles, un sweat noir à capuche, des jumelles, une carte interactive de la ville et un talkie-walkie. Elle m'informa :

- Nous avons détecté le signal sur le téléphone de Jeannot. Sur la carte interactive, tu verras un point rouge qui représente Jeannot, il bipera lorsqu'il entrera dans le périmètre bleu. Observe ce qui se passe dehors et prévient nous par talkie-walkie. Et surtout, reste ici quoi qu'il arrive. Et si Jeannot regarde dans ta direction cache-toi hors de son champ de vision.

Linda sortit de l'appartement pour rejoindre les autres. Je mis le gilet pare-balles et le sweat noir. Sur la table j'avais posé la carte interactive. Je

patientais depuis une heure et trente-trois minutes quand soudain la carte bipa. Jeannot venait d'entrer dans le périmètre bleu, il serait bientôt là. J'allumai mon talkie et dit :

- Jeannot vient d'entrer dans le périmètre bleu, il se dirige droit sur nous, tenez-vous prêts.

- Bien reçu, confirma Linda.

J'observais les alentours avec les jumelles, lorsqu'une silhouette sur un scooter noir qui roulait à vive allure apparut à l'entrée de la rue. Je le signalais au talkie. Le scooter avançait extrêmement vite. Un homme grand et musclé en descendit pour se garer sur le parking. Je signalais sa position. J'observais l'homme et me souvins de la photo de Jeannot Delavero, c'était lui sans aucun doute. Je remis mes jumelles en place pour voir ce qui allait se passer. Jeannot se retourna, sûrement pour s'assurer que personne ne l'ait suivi. Il ouvrit son manteau noir et sortit un marteau. Il frappa la vitrine avec l'outil, un sourire de victoire se dessina sur ses lèvres. Au moment où il allait s'emparer de la statue, des policiers sortirent de tous les côtés, pistolets en main. Jeannot n'avait aucune issue ; les policiers l'encerclaient. Ils le menottèrent et le conduisirent dans la voiture. J'entendis la voix de ma mère dans le talkie. Elle me demandait de la rejoindre. Avec Linda, elles me félicitèrent. Nous montâmes à bord d'une voiture et nous nous dirigeâmes vers la maison.

Une fois arrivée, je ne pus m'empêcher de prendre la statue de la Vierge Marie et de la frapper très fort sur la table. Elle se brisa en mille morceaux. Au milieu des débris, brillait une bague en or avec un gros diamant. Je l'avais reconnue immédiatement. Je ne l'avais vue qu'une seule fois dans un article de journal mais il n'y avait aucun doute c'était la bague de la duchesse de Montespan. Le voleur avait été arrêté et la bague retrouvée.

Dès le lendemain, avec ma mère, nous sommes allées rendre la bague au Château de Versailles. Après cette affaire de nombreux journalistes nous ont posé des questions et nous avons fait la une des journaux, Trop bien ! Plus tard, c'est certain, je serai commissaire ou détective pour résoudre encore plus d'enquêtes.



# LES BLESSURES DU PASSÉ

Chloé PEREA (5<sup>e</sup>)



**L**a flèche de l'archer sculptée à l'arrière de la cathédrale Saint Étienne désignait un groupe de personnes rassemblées autour des vêtements tachés de sang. Soudain, les grandes portes du monument s'ouvrirent et quelqu'un pénétra dans l'immense bâtisse.

La scène la plus importante du film défilait devant mes yeux. J'allai enfin découvrir le ou la coupable. Mais mon attention fut portée sur le cadre photo qui venait de se briser sur le sol. J'éteignis la télévision et m'approchai des débris de verre. J'entendis des cris, une voix déformée par la colère puis la table se renverser.

Ça venait de la cuisine. Je me penchai délicatement pour observer l'altercation entre ma mère et la mystérieuse personne avec qui elle se trouvait. Mais tout ce que je parvins à apercevoir fut la porte qui se referma brutalement. Ma mère se trouvait désormais seule dans la pièce, elle avait le visage meurtri, les épaules affaissées. J'entendis le moteur d'une voiture rugir et je vis à la fenêtre un véhicule gris avec une rayure. Ma mère se laissa tomber sur la chaise en poussant un profond soupir, la tête dans les mains. Puis elle me remarqua, je la vis essuyer une larme sur sa joue d'un geste si rapide que je ne suis pas certaine qu'elle l'ait réellement fait.

- Va dans ta chambre tout de suite, Émilie !

Je m'apprêtais à rejoindre ma chambre comme elle me l'avait ordonné quand j'entendis un bruit sourd dans la cuisine. Mon cœur se décrocha quand je vis ma mère allongée sur le sol, inconsciente.

- Maman ! Maman ! Criaï-je.

Des larmes jaillirent de mes yeux. Mais je n'avais nullement le temps de pleurer. Je me précipitai auprès de ma pauvre mère étendue sur le sol, le téléphone contre mon oreille. Je tremblai sous l'effet de l'inquiétude et de la peur. J'ignorai ce qu'il se passait et pour quelles raisons ma mère était dans cet état. J'étais perdue.

\*

Ma mère se trouvait sur un de ces lits minables d'hôpital, entourée de multiples tuyaux rattachés à son corps. Mon père était agenouillé à son chevet avec, à ses côtés, Julien, mon parrain et Ariane, ma tante, la sœur de ma mère. Lorsque le docteur Simir arriva, ils se levèrent, telles des hyènes se jetant sur leur proie. Je devinai à leur expression que les nouvelles n'étaient pas bonnes. Je m'assis auprès de ma mère, cherchant le réconfort, et déposai un délicat baiser sur son front. J'avais envie de pleurer, de m'écrouler littéralement. Je pris sa main froide dans la mienne. Quand sa manche se

leva, quelque chose retint mon attention. Un gros bleu se trouvait sur son poignet. Je relevai l'intégralité de sa manche et je découvris d'autres blessures identiques. Je restai stupéfaite quand je retrouvai les mêmes marques sur son second bras. Qu'est-ce donc que toutes ces blessures inexplicables ? Qui lui infligeait ces marques ? Quel être immonde se cachait derrière ces bleus et ses entailles à peine cicatrisées ? Si elles étaient encore fraîches c'était que cette personne avait récemment agressé ma mère. Peut-être cela avait-il un lien avec la dispute que j'avais entendue dans la cuisine. Ma mère s'était battue avec quelqu'un et si ce « quelqu'un » était l'auteur de ces blessures ? J'ignorai encore tous les détails mais je finirai par découvrir la vérité.

De retour à la maison, papa réchauffa un plat au micro-onde et nous mangeâmes en silence. Il m'avait rapidement expliqué que maman avait une commotion cérébrale, que les médecins en ignoraient la cause et qu'ils ne savaient pas quand elle se réveillerait. Parce qu'elle se réveillera, n'est-ce pas ? Honnêtement, à ce moment-là, je n'avais pas envie de me pencher sur la question ni de connaître la réponse.

Celle-ci était dans le coma, couverte de bleus, mon père avait cet air vide et absent puis, pour couronner le tout, un silence de mort régnait à table. Qu'aurais-je pu espérer de mieux ? Après le repas, je rejoignis mon lit. Ma tête rencontra alors le tendre et moelleux oreiller. Je m'endormis presque aussitôt, bercée par la douce odeur qui me rappelait tant ma mère.

Le lendemain, je me levai après avoir passé une nuit agitée. Une mystérieuse lumière qui provenait du salon attisa ma curiosité. Je m'approchai lentement et je vis mon père, assis sur le fauteuil, son ordinateur portable posé sur ses genoux.

- Papa ?

Dès qu'il me vit, son regard changea du tout au tout. Il referma son ordinateur d'un geste brusque.

- Bien dormi ? Demanda-t-il d'une voix que je ne lui connaissais pas.

- On peut dire ça.

Il était nerveux, je le sentais dans sa manière d'articuler et de gigoter. « Papa, qu'est-ce qui cloche bon sang ? » La sonnette retentit et il alla ouvrir. Mon regard se posa alors sur son ordinateur portable. Il m'appelait, suscitant ma curiosité. Envoutée, je l'ouvris et...j'avais le souffle coupé par ce que je découvris. Je m'attendais à une recherche Google du genre : comment surmonter une épreuve difficile ? Ou encore :

comment soutenir sa fille lors d'une terrible tragédie ? Mais j'étais loin d'imaginer que mon père visionnait à nouveau les anciens messages qu'ils avaient échangés, ma mère et lui. Oh... et toute cette violence verbale, elle était déstabilisante surtout pour un couple censé s'aimer et se chérir pour l'éternité. Maintenant que j'avais découvert une telle chose, il m'était impossible de rester les bras croisés à attendre que ma mère se réveille de ce sommeil indéterminé. Je m'interrogeai. J'allais creuser, aussi profond qu'il le faudrait.

Une heure plus tard, j'entendis une porte s'ouvrir, des bruits de pas sur le plancher et des voix qui m'étaient inconnues. Je découvris quelques agents de police dans le salon qui discutaient avec mon père. L'un prenait des notes tandis que les deux autres se contentaient d'écouter avec attention. Prétendre que j'avais peur était un euphémisme, j'étais terrifiée. Je connaissais la raison de leur visite. Ils souhaitaient faire avouer à mon père quelque chose qu'il n'avait pas fait. Car il n'aurait, en aucun cas, été violent envers ma mère. Du moins, c'est ce que je m'efforçais de croire.

Je pris mon courage à deux mains et descendis les marches. Tout le monde me dévisagea puis un des agents de police vint à ma rencontre.

- Puis-je vous poser quelques questions ?

Je hochai la tête et regrettai presque aussitôt. On me bombardait de questions durant l'heure qui suivit. Je leur racontai la dispute que ma mère avait eue avec je ne sais qui. Je mis néanmoins sous silence les messages étranges échangés récemment entre mes parents. Le faire aurait impliqué une discussion sérieuse avec mon père et je n'en avais pas la moindre envie. Par ailleurs, il aurait été suspecté plus qu'il ne l'était déjà. Dès le départ de la police, mon père se retourna et ne m'adressa plus la parole de toute la soirée. J'avais tant besoin d'être rassurée, je voulais qu'il me dise : " chérie, tout va bien ", même si ce n'était pas vrai, je voulais qu'il me prenne dans ses bras et qu'il ne me lâche plus, qu'il me convainc que tout cela n'était qu'un malentendu et que ce n'était aucunement sa faute si maman était dans le coma aujourd'hui. J'en avais plus qu'assez d'attendre un geste de sa part que je n'aurais probablement jamais.

J'entrai dans la modeste pièce qui faisait office de chambre à mes parents, à la recherche de réponses. Les couleurs étaient plus ternes que d'ordinaire. L'absence de ma mère était flagrante : divers vêtements gisaient sur le sol, un nombre incalculable de chaussettes étaient éparpillées, Muffin, notre chat demeurait silencieux comme une tombe et le lit était littéralement dans un état pitoyable. L'heure suivante, je remis de l'ordre dans la chambre.

J'entendais presque les paumes de ma mère s'entrechoquer pour me féliciter. J'avais trouvé des papiers mais pas n'importe lesquels. Des papiers de divorce. Aucun de mes parents n'avait signé. Peut-être doutaient-ils de leur décision ? Mais toujours est-il qu'ils envisageaient sérieusement de se séparer. Comment était-ce possible ? Mes parents s'aimaient, ils n'avaient aucune raison de divorcer. A moins que si...

- Papa ! Hurlai-je.

Quelques minutes plus tard, mon père était accoudé à la porte, un regard interrogateur marquant son expression.

- Que se passe-t-il, Émilie ?

- Je ne sais pas, à toi de me le dire, dis-je en désignant les papiers de divorce.

- Émilie... tu n'étais pas censée trouver ces documents.

- Pourquoi ?! Fis-je désespérée, au bord des larmes.

- Notre couple n'allait pas très bien mais...ce n'était qu'une mauvaise passe...

Une mauvaise passe qui allait jusqu'au souhait de divorcer ? Je n'allais pas me contenter de cette réponse évasive et probablement fausse.

- Or, tu n'aurais jamais dû fouiller, ça ne te regarde pas.

- Ça ne me regarde pas ? Tout ça me concerne, c'est l'avenir de notre famille ! Comment peux-tu me dire une chose pareille ?

Il fuit mon regard avant de quitter la pièce, tel le lâche qu'il était.

\*

Le lendemain, ce fut de nouveau le bruit de la porte qui me poussa à descendre les escaliers. Je vis mon père et Ariane, ma tante, se diriger vers le salon.

- Tu veux un café, quelque chose à boire ?

- Non merci.

Ils s'assirent tout deux. Mais un détail ne m'échappa pas : mon père s'assit près d'Ariane, l'enlaçant. On aurait pu qualifier ce geste de « reconfortant » si l'on n'avait pas vu leurs deux mains se joindre.

- Comment va Émilie ? Demanda Ariane d'une voix douce et mielleuse.

- Elle a trouvé les papiers de divorce.

- Comment a-t-elle réagi ?

- Mal, tu t'en doutes bien.

- Et qu'est-ce que tu lui as dit ?

- Pas la vérité, rassure-toi mais elle finira par le découvrir tôt ou tard. J'en ai marre de me cacher, tu le sais bien.

- Natacha est dans le coma mais elle se réveillera sûrement et à ce moment-là, elle ne se privera pas de crier sur tous les toits que nous avons une liaison depuis 6 mois.

Inutile d'en écouter davantage. Des maux de tête m'ébranlèrent soudain. Quelle garce ! Comment Ariane, la sœur de ma mère avait-elle pu lui faire ça ? C'était tout simplement ignoble. Je détestai tout le monde. Ils m'avaient tous menti. Mais ils n'avaient pas la moindre idée de ce que je ressentais. J'en étais désormais venue à me demander si mon père n'était pas la source de toutes ses blessures ? Peut-être même, qu'avec Ariane, ils avaient monté un plan pour que ma mère se taise. J'avais l'esprit trop tourmenté pour réfléchir. Je voulais quitter cette maison, cette affreuse vie qui n'était qu'un mensonge. Je rejoignis ma chambre et me changeai. Tout ce que je voulais : me réfugier auprès de ma mère, la seule personne qui m'était digne de confiance. Quand je descendis les escaliers, il n'y avait plus de trace de cette traîtresse. Ariane avait mystérieusement disparu et ce n'était pas pour me déplaire. J'enfilai une veste, des baskets et sortis prendre l'air, ignorant les « où est-ce-que tu vas ? » de mon père.

Après avoir pris le bus, je me retrouvais sur le parking de l'hôpital de Meaux. Je le traversai à grandes foulées puis mon regard vint se poser sur cette voiture grise. Elle me rappelait celle que j'avais déjà vue au moment de l'accident de ma mère. Il y avait aussi cette rayure. Mais...mais alors, cela voudrait-il dire que le potentiel agresseur de ma mère était dans cet hôpital ? Je m'empressai de regagner la chambre d'hôpital quand j'aperçus finalement Ariane à ses côtés. J'entendis cette vieille sorcière prononcer les mots suivants :

- J'espère que tu ne te réveilleras jamais de ce coma, grande sœur. Je n'ai aucun regret. Tu mérites ce qui t'arrive. Lorsque j'ai découvert à l'époque que tu avais une liaison avec mon petit copain, j'étais déterminée à te faire du mal autant que tu m'en avais fait. Et regarde aujourd'hui, j'ai réussi à détruire ta vie comme tu as détruit la mienne. Ton mari a été infidèle, tu sais ce que ça peut faire maintenant.

J'avais enfin découvert la vérité, c'était elle la responsable de son état. « Tu vas payer pour ce que tu as fait, Ariane, c'est une promesse » me dis-je intérieurement.



# LA STAGIAIRE DE MEAUX

Devi SCHERRER PEREIRA (4<sup>e</sup>)



**A**lors que le soleil se couchait sur la cité épiscopale, une silhouette disparut par la brèche dans les remparts.

En général, j'aime bien me lever tôt le matin et démarrer une nouvelle journée du bon pied. Mais aujourd'hui, je sais ce qui m'attend et ça ne me plaît pas du tout.

Le lycée nous oblige à faire un stage et bien sûr, il a fallu que ce soit mon père qui s'en occupe. Il est le maire de la ville, donc c'est une personne importante qui sait gérer beaucoup de dossiers administratifs et politiques mais... pas un stage, c'est certain.

Donc je me doutais qu'il allait me choisir quelque chose de... spécial, mais de là à me trouver un stage dans la police !

Il a dit, je cite : « Ne t'en fais pas ma puce, ça sera bien et tu vas pouvoir apprendre les valeurs qu'ils défendent ! J'aurais aimé être à ta place. »

Apprendre les valeurs qu'ils défendent ! Mais est-ce que ça m'intéresse moi ? Je préfère largement être à la maison à faire des vidéos pour ma chaîne YouTube avec ma nouvelle caméra.

Bref, de toute façon, je ne vais pas pouvoir rester au lit toute la journée. Je décide enfin de me lever et de me préparer.

Mon père m'a dit de mettre une tenue de sport car « dans un commissariat, on bouge ». J'aurais parié qu'il allait rajouter « pas comme dans ta chambre », mais il s'est retenu.

J'enfile ma tenue de sport et je finis de me préparer.

Deux heures plus tard, je me retrouve dehors à attendre le taxi. Il arrive enfin. Je monte, puis il démarre.

Une trentaine de minutes passent et on arrive devant le commissariat. Je sors en soupirant, « La journée va être longue. »

« Bonjour », me dit une femme au ton sympathique. « Je suppose que tu es Amy ? Ravie de te rencontrer. Je suis la commissaire, mais appelle moi Sandra. »

En général, je ne suis pas très timide, mais cette femme est très charismatique, par sa beauté : les cheveux longs bruns, les yeux verts et par sa taille, au moins un mètre quatre-vingt.

Je ne sais pas quoi répondre, je bredouille un « bonjour » presque inaudible. Comme le silence s'éternise, elle me dit d'entrer.

Elle commence par me faire visiter les bureaux, puis la salle d'attente, et enfin les vestiaires. L'endroit est plus petit que ce à quoi je m'attendais.

Au fur et à mesure que nous parlons, je commence à l'apprécier. Elle est autoritaire mais semble très gentille.

Je sors de mes pensées lorsqu'un jeune homme arrive, un téléphone à la main. Il essaye de calmer une personne - apparemment en panique - à l'autre bout du fil.

Sandra lui demande ce qu'il se passe, mais il peine à lui répondre. Quand il arrive enfin à parler, il lui dit : « C'est une dame qui n'arrête pas de dire que son fils s'est fait enlever. » Sandra s'empare du téléphone et s'en va dans son bureau.

Je ne sais pas quoi faire et visiblement, je ne suis pas la seule. Je demande donc à cet employé comment il s'appelle. Il me répond d'un ton nonchalant « Rémi », puis il tourne les talons, et s'en va. Je suis assez vexée du manque d'attention dont il a fait preuve. Mais bon, je suppose qu'il ne sait pas qui est mon père, sinon, il n'aurait pas été si irrespectueux.

Après une petite attente dans le couloir qui m'a semblé interminable, Sandra revient.

« Désolée, dit-elle, cette dame était difficile à calmer, donc c'était compliqué de lui poser des questions.

- Ne vous en faites pas, lui dis-je avec un sourire gêné.

- Bon, je pense que tu n'es pas venue ici pour papoter. Je t'explique un peu ce que l'on va faire. »

Je hoche la tête

« Alors, commence-t-elle, je me doute que ce n'est pas l'idéal pour un stage, mais nous allons partir faire des recherches par rapport à cette fameuse disparition. Pour que tu comprennes mieux, je t'expose la situation : un petit garçon d'environ dix ans répondant au nom de Lancelot a disparu depuis deux jours. Les parents disent qu'il s'agit d'un enlèvement, mais il est aussi possible que ce soit une fugue. Nous allons donc procéder à des recherches dans la forêt de Montceau qui est proche de chez eux, pendant qu'une seconde équipe interrogera l'entourage du garçon.

- Je ne pourrais pas plutôt aller interroger l'entourage avec l'autre équipe ?

- Non désolée. Tu es sous ma responsabilité, donc tu restes avec moi.

- OK, dis-je d'une petite voix.

- Tu trouveras des vêtements adaptés et un sac avec le nécessaire dans le casier 17, me dit-elle en me tendant une clé. Ensuite, rejoins-moi dans mon bureau.

- D'accord Sandra.

- Super. À tout de suite. »

Elle s'en va, et je me dirige vers les vestiaires.

Arrivée devant le casier 17, je sors la clé de ma poche et l'ouvre. À l'intérieur, je trouve comme indiqué une tenue chaude et un sac. J'enfile la tenue, malgré qu'elle soit est très démodée, puis je regarde un peu ce qu'il y a dans le sac. J'y trouve des barres de céréales, une gourde, des gants et un bonnet. J'y ajoute mon téléphone et je rejoins Sandra dans son bureau comme prévu. Puis nous nous dirigeons vers la sortie.

Dehors, toute une équipe nous attend. La commissaire donne ses ordres à une telle vitesse, je capte à peine la moitié de ce qu'elle dit. Puis, nous partons à pied en direction de la forêt de Montceau. Un très bel endroit. A ce propos je me souviens m'y être baladée petite. Ce souvenir me revient un peu flou, mais je sais que ma mère était encore de ce monde à cette époque et qu'elle était une amoureuse de la nature. Je ne l'ai pas connue longtemps donc je ne sais pas grand-chose d'autre à son sujet. Elle me manque.

Je sors de mes pensées lorsque Sandra m'entraîne dans la broussaille alors que j'allais continuer tout droit. Je lui demande

« Pourquoi on ne reste pas sur le chemin ?

- Tu penses vraiment que nous allons retrouver un petit garçon disparu sur un banc en train de nous attendre ? » me demande-t-elle avec ironie.

« Euh... je... non... »

Je peine à parler.

« Je plaisante ne t'en fais pas. »

Je ne réponds pas et elle rit dans sa barbe. On marche longtemps dans la boue, entourés par les insectes. C'est horrible et je commence à vraiment détester mon père. Au bout de quatre heures, qui apparemment n'en étaient qu'une, m'a dit Sandra, j'ai mal aux jambes et des maux de ventre m'indiquent que mon petit déjeuner est mal passé. J'ai l'impression que je vais vomir d'un moment à l'autre. Je demande à Sandra où sont les

sanitaires pour que je puisse me mettre à l'abri des regards et avoir de l'eau à portée de main. Elle me rit au nez en me disant :

« Il n'y a pas de sanitaire dans la forêt, Amy !

- Je vais vomir. »

Je ne m'étais pas rendue compte que j'avais prononcé ces trois mots à voix haute.

« Ah mince ! Tu veux que je t'accompagne à l'écart du groupe ?

- Non merci. J'y vais seule. »

Je pars en courant le plus loin possible. C'est tellement honteux !

Après un petit sprint, je me retrouve à l'abri des regards. Et là, ma nausée a disparu.

Je reprends mon souffle. OK, c'est bon. J'y retourne malgré ma gêne. Mais... où suis-je ?

Paniquée, je regarde en tous sens en essayant de me rappeler d'où je viens. Je me rappelle alors que j'ai mon téléphone. Je le sors de mon sac, l'allume et... oh non. Non non non ! Je n'ai plus de batterie ! Je n'aurais jamais dû prendre autant de selfies dans le taxi ! Mais quelle débile je fais !

Bon. Je dois trouver une solution je n'ai pas le choix. Oh ! Mais oui bien sûr ! J'avais ramené mon chargeur au cas où ! Je le sors de mon sac, le branche à mon téléphone et... AAAAAAH !!!! Mais qu'est-ce que je suis bête !! Je me tape le front avec la main à m'en faire mal. Comme si j'allais trouver une prise dans une forêt ! Je remets tout ce bazar dans mon sac et me mets à marcher. Je ne sais pas où je vais mais j'avance.

Et pour ne rien arranger, la nuit commence à tomber environ vingt minutes plus tard...

Je suis absorbée par mes sombres pensées quand soudain, j'entends un cri. Je ne capte pas tout de suite d'où il vient, mais il recommence, et cette fois je devine. Je me précipite dans la direction la plus vite possible.

J'arrive devant une voie de chemin de fer. Paniqué, un petit garçon essaye de dégager le sabot d'un poney coincé à l'intersection de deux rails. Quand il me voit, il me crie de venir en me faisant de grands gestes. Je franchis les cent mètres qui nous séparent et me précipite aux côtés du garçon. Tout à coup, les rails vibrent pour nous indiquer qu'un train approche. Je

prends sur moi pour ne pas partir en hurlant. J'empoigne le sabot et je tire de toutes mes forces en essayant d'écarter les rails. Les secondes passent à une vitesse folle. Je suis à bout de force mais l'adrénaline m'aide à tenir le coup. Soudain le petit réussit à décoincer le sabot, ce qui nous projette en arrière. J'attire le garçon le plus loin possible des rails. Quant au poney, il est déjà bien loin. Le train passe tout juste après notre sauvetage. Je peux de nouveau respirer.

Il nous faut bien dix minutes avant de retrouver nos voix. Je suis la première à demander :

« Tout va bien ?

- Je crois, me répond-t-il après réflexion.

Et là, je m'en rends compte :

- Mais tu es le petit garçon disparu !

- Je ne suis pas disparu, je me suis juste enfui.

Il plaque sa main sur sa bouche en se rendant compte de ce qu'il vient de me révéler.

- Mais pourquoi t'es-tu enfui ? Tes parents sont morts d'inquiétude ! lui dis-je.

Il me regarde l'air triste, les larmes aux yeux, et me répond :

- Je ne voulais pas leur faire peur mais... sinon ils allaient tuer Rico.

Et il fond en larmes.

Ayant deviné que Rico désigne le poney, je lui demande :

- Pourquoi tes parents feraient une chose pareille voyons ? Ils t'aiment, ils ne feraient pas quelque chose qui te rendrait triste, si ?

- Si... parce que Rico, il est malade, et que mes parents, ils n'ont pas assez de sous pour le soigner... donc quand on était chez le vétérinaire le soir, après que la dame ait dit qu'il fallait le piquer, je me suis enfui avec Rico en passant par les remparts de la ville. Il faisait tout noir donc personne ne nous a vus. »

Et il replonge dans ses larmes.

Je le prends dans mes bras pour le consoler.

Soudain, je perçois une voix crier mon nom. Je me retourne et je vois Sandra. Je suis tellement contente de la voir.

Elle avance vers nous l'air soulagé et sévère à la fois. Arrivée à notre niveau, elle me demande :

« Mais où étais tu passée ? »

C'est alors qu'une bien longue conversation pleine de questions commence. Il fait nuit noire quand nous passons les portes du commissariat. J'ai tout raconté à Sandra et elle m'a dit de ne pas venir demain pour que je puisse me reposer.

Mon père est venu me chercher après avoir reçu un appel pour le prévenir des événements de la journée.

Je monte dans la voiture puis je demande :

« Papa ?

- Qui a-t-il ?

- Est-ce que tu pourrais me prêter de l'argent s'il te plaît ?

- Tu n'as pas honte de penser à l'argent après une telle journée ? me dit-il d'un ton sévère.

- Non ce n'est pas ce que tu crois. En fait ce serait pour soigner le poney de Lancelot. »

S'en suit une longue discussion pleine d'explications pour la seconde fois de la journée.

À la fin, il ne me regarde plus comme avant. Il est... fier. Il est fier de moi.

Il me dit alors :

« Tu iras donner la somme nécessaire dès demain.

- Merci papa. »

Le lendemain, nous nous rendons à la ferme Saint Jean, à côté de la ville de Meaux, où habite Lancelot.

Il vient nous ouvrir la porte à laquelle je viens de frapper. Sans un mot, je lui tends l'enveloppe. Il l'ouvre, prends d'abord la lettre sans voir le chèque, la lit, regarde à nouveau dans l'enveloppe, puis il saute dans mes bras. Je lui rends son étreinte.

Il me chuchote à l'oreille : « Merci. »

10 ans plus tard :

« Commissaire, la stagiaire est arrivée, me dit Lancelot.

- Je t'ai déjà dit cent fois de m'appeler par mon prénom Lancelot. Bref, tu

peux l'emmener avec toi pour les recherches mais ne la quitte pas d'une semelle, lui dis-je.

- Ne vous en faites pas. Elle ne s'échappera pas comme vous. »

Il rigole de sa blague alors que je lui fais mon sourire le plus sarcastique.

Après s'être calmé, il me demande :

« Où est ce que l'on commence les recherches ?

- Dans la forêt de Montceau. »



# CHASSE À COURRE

Jolan GRAVELEINE-VIOT (4<sup>e</sup>)



**A**lors que le soleil se couchait sur la cité épiscopale, une silhouette disparut par la brèche dans les remparts. C'est lui ! Vite, je fonce à l'endroit où je l'ai aperçu et je le vois slalomer dans les ruelles de la ville. Je la connais bien, j'y suis né. Ses ruelles sont étroites, sombres et peu fréquentées. À cette heure-ci, personne ne viendra me gêner, tout le monde est en train de dîner. Ma traque a débuté depuis que je l'ai vu rôder autour de la prison de Meaux. Cet énergumène passe son temps à se reposer à l'ombre de la bâtisse. Pas question de le perdre à nouveau ! Je me lance immédiatement à sa poursuite.

Après une filature longue et minutieuse, je le retrouve en train d'escalader le panneau indiquant la direction de la cathédrale. C'est très embêtant car je suis un mauvais grimpeur. Pas le choix, si je veux l'avoir, je dois être le plus rapide ! Prenant mon courage à deux mains, je m'élançai... et m'écrasai au sol, face contre terre. Le choc m'assomma à moitié. Pris de maux de tête, je le laisse filer, mais pas pour longtemps.

Enfin, j'espère.

Hélas, c'est seulement après de longues heures de recherches autour de la cathédrale, que je finis par retrouver sa piste. Passant par la Rue des Cordeliers, longeant l'Avenue de la République et revenant sur mes pas, je finis par me retrouver sur la Place Charles de Gaulle. À présent, bien qu'il fasse nuit, c'est très facile, il laisse des indices partout : des traces de pas dans la boue, des branches cassées dans les buissons qu'il a traversés. Mais le plus marquant, le plus utile, c'est l'odeur très particulière qu'il répand partout où il passe. Quoi qu'il en soit, il est coincé, je le sais, je le sens.

Mes soupçons finissent par s'avérer fondés quand je le retrouve dans un cul-de-sac, à l'Impasse Maciet. Il se sent pris au piège, ça se voit. J'ai l'impression de voir un lapin prisonnier d'un collet : il regarde dans toutes les directions, sa poitrine se soulève à une cadence de plus en plus rapide et sa bouche est grande ouverte, dévoilant ses dents blanches. Avec une hygiène bucco-dentaire pareille, personne ne se douterait que ce type est un fugitif. C'est un excellent alibi... Même si sa dentition et son « parfum » sont assez contradictoires.

Tout à coup, il attaque ! Je l'esquive en roulant sur la droite, puis me relève rapidement. Pas assez rapidement pour voir arriver le coup qu'il me porte. Je serre les dents : la douleur irradie mon visage ! Mon reflet dans la flaque à côté de moi me montre les trois entailles sur ma joue. Ça cicatrisera vite. Je décide de riposter.

Fonçant tête en avant, je l'écrase contre le mur, ce qui n'améliore pas ma douleur à la tête. Il s'évanouit instantanément. Tant mieux, je dois le ramener, pas le tuer. Éviter toute violence inutile serait parfait. J'espère d'ailleurs que ses os sont intacts. Après l'avoir mis sur mon dos tant bien que mal, je rentre.

Arrivé chez moi, j'aperçois mon ami Hubert. Je l'adore. On s'amuse souvent ensemble. Parfois, quand ses parents ont le dos tourné, il me laisse finir la croûte de sa pizza. On a les mêmes passions et les mêmes envies en même temps, c'est génial !

Je l'appelle. M'apercevant à son tour, il s'approche de moi et me dit mot pour mot :

« Où étais-tu, mon vieux ? »

Je dépose mon butin à ses pieds. Il s'écrit alors, enjoué :

« Oh ! Mais tu as retrouvé le chat ! Bravo Arsène ! Décidément, tu m'épateras toujours, mon vieux ! Un vrai Sherlock Holmes !

Viens donc, tu as bien mérité un os à moelle. »

Décidément, je l'adore.



# MORT POUR LA FRANCE ?

Juline ROSTICHER (3<sup>e</sup>)



**A**u pied de l'immense statue devant le Musée de la Grande Guerre, une femme pleurait. Elle était étonnamment âgée pour sortir dans la rue à l'ouverture du musée. La femme se déplaçait en fauteuil roulant, qu'elle conduisait avec des doigts tordus et fripés. Je vins la voir, piqué par la curiosité. Cette dame devait pleurer pour avoir perdu son mari pendant la Première Guerre Mondiale. Je croyais qu'il n'y avait plus aucun rescapé de cette sombre époque, et pourtant, la personne que j'avais devant moi en était une. Lorsqu'elle me vit, je lui demandai la raison de ses larmes. Je sursautai quand elle me parla de sa voix douce et ancestrale : je ne m'attendais pas à ce qu'elle puisse réellement communiquer.

- Je suis âgée de cent-treize ans. J'ai fui la maison de retraite pour venir voir ce musée. Après cela je pourrai reposer en paix, autant raconter mon histoire si un jour venait l'idée aux humains de reproduire leur faute. Je suis peut-être sénile, un fossile comme les jeunes nous surnomment, mais je ne me souviens que trop parfaitement de ce qu'il s'est passé à Verdun...

“ J'avais seize ans lorsque l'on m'a engagée comme infirmière. Au départ le cœur si fier, je ne me rendis guère compte que j'en ressortirais traumatisée et beaucoup plus vieille. Les conditions de vie des soldats étaient désastreuses et je ne parvenais à soigner que deux blessés sur cinq. Un soir où la Lune imposait sa blême et froide lumière, alors que je lisais un journal de propagande, un article attira mon attention : « L'instructeur militaire Edmond Rindault a été enlevé par les Boches ce 17 mars, on s'est aperçu de sa disparition à seize heures. Il demeure introuvable pour le moment... » J'avais déjà eu l'occasion de parler à cet instructeur une fois. C'était un homme gaillard, d'âge moyen et au regard hautain. Il avait de longs sourcils froncés lui donnant un air sérieux. Dans sa voix un peu rouillée luisait tout son amour pour la Patrie. Malheureusement, il y avait consacré toute son existence, au point de le payer de sa liberté. Je devais le retrouver, pour l'honneur du pays. Essayer de le sortir de là où les Allemands l'avaient enfermé. Au lever du soleil, assez tôt pour que mes patients ne soient pas encore réveillés, j'en informai mon amie aide-soignante, Denise, une petite femme rondelette et aux yeux d'un ambre profond.

- Oui, dit-elle, j'ai moi aussi entendu parler de l'enlèvement de Rindault. Entre nous, je ne crois pas qu'il soit encore vivant. Ces Boches sont sans pitié et s'il est vraiment entre leurs mains, il a dû mourir dès sa première nuit là-bas.

Denise et son fils illégitime, Antoine, avaient perdu leur famille

lors d'un bombardement sur des civils et depuis, mon amie se méfiait de tout ce qui pouvait avoir un rapport avec l'Allemagne. Je respectais cette aversion mais ne la partageais pas. Chaque camp, de la Triple-Entente ou de la Triple-Alliance pensait faire le bien. J'étais une de ces rares personnes à cette époque-là à ne pas voir de différence entre un soldat allemand et un soldat français, mis à part l'uniforme.

- Que vas-tu faire pour le retrouver ? demanda alors Denise, tout excitée à l'idée de sortir de sa vie morose.

Je n'avais pas tout à fait réfléchi à la façon dont j'allais m'y prendre. Je répondis assurément que la première chose à faire dans cette situation était d'interroger les témoins, donc les patients.

Plus tard, alors que je désinfectais une plaie par balle d'un dénommé Victor, je lui posai une petite série de questions, non sans avoir pris en compte sa légère difficulté à parler. Cet homme était de ceux qui aimaient leur pays plus que leur propre vie. Il se montra donc facilement coopératif et répondit sincèrement. Ma technique était de partir du principe que les allemands ne détenaient pas Edmond Rindault.

- Quand et où avez-vous vu l'instructeur Edmond Rindault pour la dernière fois ? m'enquis-je en lui demandant de prendre son temps.

- Je crois que c'était y a deux semaines, par la fenêtre du bureau de Rindault. Je l'ai aperçu en train de discuter avec un soldat, Thomas. Il avait l'air perdu et un peu angoissé. Je ne sais pas de quoi y parlaient mais ça devait être important.

Ensuite je lui demandai s'il avait vu autre chose d'inhabituel dans les tranchées ou bien au cours de sa formation. Il me répondit que son attention était toujours portée sur son entraînement et qu'il ne pouvait rien remarquer par conséquent.

Je posais ces mêmes questions à plusieurs autres blessés comme Charles, un pauvre Anglais dépourvu de jambe droite, et, a contrario de Victor, traumatisé par la bataille. Il n'avait qu'une seule idée en tête : retrouver sa petite fille et sa femme. Nous conclûmes alors un marché consistant à ce qu'il soit le plus honnête possible et en échange, j'enverrais ses lettres à sa famille.

- Je l'ai croisé dans un couloir lorsqu'on s'était réfugiés sous terre à cause d'un obus. Il tremblait de tout son corps le pauvre... On aurait dit qu'il avait peur, mais ce n'est pas possible qu'un instructeur de guerre ait peur de la guerre. Je pense que c'était la veille de son enlèvement.

Un autre patient misogyne m'avait rétorqué froidement :

- Une femelle n'a pas à savoir ce qu'il se passe pendant un entraînement ! Tes questions indiscrètes ne te serviront pas à t'occuper de tes marmots alors lâche-moi !

Je réussis tout de même à lui arracher une information cruciale : l'instructeur n'avait aucune expérience sur le terrain avant d'aller à Verdun. Au coucher du soleil, j'en parlai à Denise :

- Edmond Rindault avait acquis seulement la théorie, non pas la pratique ! Et par je ne sais quel moyen les allemands s'en sont rendus compte ! Je suppose qu'ils l'ont menacé et qu'à cause de cela, il est devenu anxieux. Je suis certaine d'être sur la bonne piste !

À ma grande surprise, Denise ne partageait pas mon enthousiasme. Elle agita les mains et contesta :

- Du calme, Flamme d'Argent, tu vas trop vite ! Il ne faut pas accuser Fitzroy Simpson aussi facilement, il te faut des preuves et de la minutie. Alors au lieu de tirer des conclusions hâtives, va chercher d'autres indices Sherlock !

\*

La comparaison entre moi et le cheval de course apparue dans une nouvelle du vénéré Arthur Conan Doyle me fit rire. Pendant une petite minute, je redécouvris les vertus de l'insouciance, qui manquait cruellement par ces temps. Je me remis donc au travail et cherchai une solution afin de vérifier mon hypothèse. Une idée me vint à l'esprit.

La nuit tombée, je me rendis dans la salle des effets personnels. Comme je n'avais pas les clés du casier qui m'intéressait, je crochetai la serrure avec mon matériel médical. J'ouvris la petite porte nommée Edmond Rindault et je vis une grande pile de papiers, de cahiers et de photographies. En haut de la pile se trouvaient les vêtements de son premier jour, avant de recevoir son uniforme. Je dérobaï tout le contenu du casier et m'éclipsai discrètement. Arrivée au dortoir des femmes, je m'assis sur mon lit de fortune et examinai mon butin. Il y avait l'image d'un jeune garçon et de sa mère, probablement sa femme et son fils. Je découvris aussi un petit journal de bord, un nécessaire à correspondance et un diplôme de militaire. J'entrepris alors de lire son journal.

*« 1<sup>er</sup> février 1916, je suis vraiment fier. J'ai obtenu mon diplôme et je pourrai ainsi partir au front... »*

*24 février 1916, j'ai terminé la formation de mes premiers soldats. Ils me rappellent l'époque où j'avais leur âge. Je fais de mon mieux pour les soutenir...*

*28 février 1916, hier, j'ai vécu la pire épreuve de mon existence. C'était la première fois que j'allais sur le champ de bataille. Le bruit, la mort omniprésente et le manque cruel d'hygiène ont gravé en moi un horrible souvenir. J'ai perdu mon associé, mort pour la France. Je crois qu'il s'appelait Eric Vandru. Ce sont souvent les plus appréciables qui partent les premiers.*

*4 mars 1916, j'ai de nouvelles recrues. Ils ont l'air gentil, je culpabilise un peu de les envoyer à la mort. Depuis le décès d'Eric, j'ai pris dix ans. Je comprends enfin des choses invisibles. Les élèves que je forme devisent leur patriotisme avec autant de ferveur que mes camarades autrefois. Ils sont heureux de partir au front, je n'ai pas le cœur de leur dire que ce qu'ils pensent ne sont que des foutaises. Que dis-je, ce que les dirigeants pensent pour eux. Dans l'armée, on ne parle que de ce que j'appelle la boucle infernale. Tuer pour mourir, mourir pour la Patrie, Patrie pour la vie, vivre pour tuer et ainsi de suite. Nous sommes programmés par les plus orgueilleux pour servir leur seul vice. Ici, chacun croit se battre pour la France, mais en réalité on se bat pour ou contre l'avidité d'une unique personne. Si l'on suit ce raisonnement, qui des Français ou des Allemands sont dans l'erreur ? Que fait notre différence avec les rats qui se disputent notre carcasse ou avec ses moutons qui obéissent si docilement aux chiens ? »*

Ces mots résonnaient en moi comme autant de battements de cœur. Leur justesse et cette réflexion me frappaient avec force, à croire que l'on voulait me soumettre à leur volonté. L'instructeur était décidément plus intelligent que je ne le pensais. Moi qui le voyais comme un gaillard misogyne du genre à étaler ses muscles sur la table. Mais je ne devais pas m'attarder trop longtemps sur les stéréotypes, il fallait que je comprenne où il était. Déjà, j'avais compris que Rindault était contre la guerre. Je m'attaquai aux lettres qu'il avait écrites pour sa femme et qu'il n'avait pas pu envoyer. La première que je piochai me suffit à comprendre.

« Mon amour, j'espère que tu as reçu cette lettre, n'usant pas assez de mots pour te dire à quel point tu me manques. Ne le répète pas au petit, il pourrait s'inquiéter, mais la vie est trop dure ici. On ne fait plus la distinction entre le jour et la nuit. J'ai attrapé des poux, c'est insupportable. Au repas, ils ne nous servent qu'une petite portion de soupe et une miche de pain ! Il y a une épidémie de champignons dans le camp, et ils ne sont pas que sur les pieds... Je change de coéquipier tous les jours car aucun ne

survit plus de vingt-quatre heures. À ma première fois, je fus frappé par des maux de tête.

Mais ne t'en fais pas : je vous reverrai bientôt. Je le dis dans toutes mes lettres mais là, j'en suis certain. J'ai trouvé un moyen de vous rejoindre... »

Tout prenait enfin son sens. Edmond Rindault était terrorisé, épouvanté à l'idée de mourir et de laisser sa famille confrontée au deuil, ou à une horreur plus grande. Ainsi, il était anxieux et distrait. Son journal de bord, dépourvu de toute trace allemande, écartait l'hypothèse d'une menace ennemie. Ensuite, il avait eu la mentalité d'un simple soldat avant de perdre son ami Vandru. Il a marqué clairement qu'il ne voulait pas finir comme lui. À cette époque, j'aurais pu le traiter de lâche et d'égoïste. Enfin, il indiquait à son épouse qu'il avait trouvé un moyen de revenir le plus tôt possible. On peut croire à du mensonge pour rassurer son aimée, mais c'était bien plus sérieux...

À la minute où je recollais les morceaux de l'enquête, mon sang se glaça dans mes veines. Un bruit étouffé provenant du couloir parvint à mes oreilles, une goutte perla sur ma tempe et mon cœur battait à tout rompre. Je vérifiai le sommeil profond de mes collègues, puis je sortis sur la pointe des pieds et me retrouvai dans le couloir. Tâchant de contenir ma respiration haletante, je tentai de repérer la nature de ce son étrange. Rien autour de moi ne trahissait une présence. Pourtant, sans vraiment pouvoir l'expliquer, je sentais un regard pesant m'épier. Soudain, le bruit recommença, plus agité et rauque. Il venait cette fois du plancher. Je baissai la tête et m'accroupis doucement. Lentement mais sûrement, je soulevai une dalle du sol, puis une autre et encore une troisième. Une paire d'yeux luisant dans la pénombre me fixaient. Au fur et à mesure que ma vue s'habitua à l'obscurité, un visage ovale se dessina, puis de longs cheveux clairs, des épaules saillantes et un maigre corps refermé sur de frêles genoux. L'instructeur Edmond Rindault en personne, le même qui avait un regard si assuré et une mâchoire prête à mordre, se tenait là, l'œil vitreux et le nez en sang. Je lui tendis la main, car ce fut la seule réaction qui me vint à l'esprit. Non sans un soupçon de méfiance, il me la prit et je l'accompagnai à l'infirmerie. Je vis presque spontanément qu'il avait besoin de soins urgents alors je mis toute ma volonté et toute mon expérience à profit pour le sauver. Il avait attrapé la grippe et le manque d'hygiène ne lui servit qu'à accentuer ses méfaits. Son corps était dévoré par la mycose, ses pupilles rouges dilatées et ses dents infectées.

Je retenais mes larmes Durant toute l'opération, au cours de laquelle mon patient s'endormit. Au vu de ses cernes impitoyables, je pouvais le comprendre, comme je compris beaucoup de choses cette nuit-là. Au petit matin, il se réveilla et nous restâmes à nous observer, trop gênés pour parler. Ce fut lorsque les autres blessés reprirent connaissance que j'entraînai Edmond à l'extérieur de la chambre. Il peinait à marcher alors je lui offris un fauteuil roulant et nous nous réfugiâmes dans la salle de bains, si l'on pouvait appeler cette cabine équipée d'un seau et d'une bouche d'évacuation comme telle. La voix de l'homme, bien plus rouillée qu'à notre première rencontre, brisa ce silence assourdissant avec un seul petit « merci ».

Je le laissai partir, gardant avec moi la culpabilité de n'avoir pu en libérer qu'un seul. J'aurais aimé tous les aider, mais ce sont les risques du métier, paraît-il. Lon m'a raconté plus tard qu'Edmond fut arrêté à Meaux par des gendarmes puis exécuté pour complot allant à l'encontre du pays. Soldat ou déserteur, ils finissent visiblement de la même manière quoi qu'il arrive, à une exception près : le soldat est mort. soi-disant pour la France."



# TEMPS DOUBLES ET ILLUSIONS

Lucille TACHET (3<sup>e</sup>)







Le soir, lorsqu'il revint au commissariat, il alla voir directement Ted pour lui demander des nouvelles concernant les messages en morse.

« Dans le mot que tu as trouvé chez les Durand, ça dit : “ ton passé te poursuivra à jamais ”, de quoi foutre un peu la trouille, mais à moins qu'ils soient du genre à se faire des mini escape game chez eux, on peut être sûr que ça a un lien avec l'enquête. Et pour la lettre de ce matin, c'est un peu plus bizarre, ça dit : 'Meaux, maux, mots'. Et j'ai vérifié plein de fois, ce n'est pas moi qui me suis trompé, ça veut vraiment dire ça. Alors si tu as une idée... »

-----

Deux jours s'étaient écoulés depuis que Ted avait traduit les deux messages en morse, et personne n'avait réussi à comprendre pourquoi il y avait écrit “ Meaux, maux, mots ” sur la lettre. Mais un colis arriva au commissariat, pour Elliott. Il se jeta dessus, persuadé que son contenu l'aiderait à avancer dans l'enquête, car plus le temps s'écoulait depuis la disparition de la victime, moins les chances de la retrouver étaient fortes. Il ouvrit la boîte et Ted se pencha au-dessus de lui tout en lui demandant :

« Alors, qu'est-ce que c'est ?

- Un... dictionnaire.

- Sérieusement ? Les gens sont au courant que nous ne sommes pas leur poubelle ? »

Tessa s'approcha et regarda le dictionnaire. Puis d'un coup, ses yeux s'illuminèrent, comme si elle venait d'avoir une idée.

« Passe-le-moi, dit-elle impatiente.

- Tessa, ce n'est qu'un dictionnaire... » répondit Ted, étonné.

La jeune femme l'ignora et ouvrit le dictionnaire à la lettre M. Elliott comprit où elle voulait en venir et se pencha sur le dictionnaire. Quand Tessa trouva le mot elle bondit de joie.

« Regardez ça ! dit-elle, toute excitée en pointant du doigt le mot « maux ». À côté, il y a écrit '14/06/40'. Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle

- Je ne sais pas... Essaie avec mots » répondit Ted.

Tessa tourna les pages, et cette fois-ci à côté du mot, il y avait écrit '27/08/44'.

« On ne peut pas chercher avec Meaux, parce que c'est le nom de la ville, mais du coup, quel est le lien entre les trois ? demanda Ted.

- '14/06/40', '27/08/44'..., murmura Eliott. Ça ressemble à des dates... du coup, ça donne... quatorze juin avec une année qui termine par quarante, et vingt-sept août avec une année qui termine par quarante-quatre.

- Mille-neuf-cent-quarante et mille-neuf-cent quarante-quatre ! comprit Ted.

- C'est... Les dates où cette ville a été prise par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale ! dit Tessa, tout excitée.

- Mais, du coup, quel est le rapport avec l'enquête ? » demanda Eliott.

Ted se mit soudainement à haleter, comme s'il était essoufflé. Eliott se tourna vers lui et demanda :

« Tu vas bien ? Tu es tout pâle.

- Ou... Oui, dit-il difficilement, je dois... juste aller aux toilettes. Continuez à réfléchir, je reviens. » dit-il en s'éloignant.

Eliott et Tessa se regardèrent consternés. Mais ils n'avaient pas le temps de parler de cela, les policiers devaient vite comprendre quel était le lien entre la prise de la ville par les Allemands et l'enquête. Tessa venait d'avoir une idée :

« Pendant la Guerre, il est là le lien ! »

Eliott n'eut pas le temps de lui en demander davantage. Il venait de recevoir un nouveau message :

... ..  
... ..

« Attends je vérifie... Oui, c'est bien du morse regarde. »

Eliott se pencha sur son téléphone et regarda la traduction : « Ce soir, à minuit, vingt-mille euros ou elle meurt ».

« C'est un lieu de rendez-vous. Il suffit juste de trouver le lieu. » dit le policier, le cœur battant de plus en plus vite.

Ils étaient si proches du but ! La procédure impliquait qu'ils devaient partir au moins vingt minutes en avance, et il était vingt-trois heures vingt, ils n'avaient donc que dix minutes !

« Tessa, essaye de retracer l'appel, dis à Ted de prévenir une équipe pour intervenir, moi je me charge de trouver l'endroit indiqué.

- Euh... Je ne me sens pas très bien, je dois rentrer chez moi, désolé..., dit Ted, qui venait de sortir des toilettes.

- Tu es sérieux ! s'écria Eliott, exaspéré. On est sur le point de retrouver la victime et toi tu nous lâches comme ça !

- Laisse, Eliot, dit Tessa d'une voix douce. S'il est vraiment malade, il nous gênera plus qu'autre chose pendant l'intervention, il vaut mieux qu'il rentre chez lui.

- Oh et puis comme vous voulez » s'énerma Eliott

Il s'assit à son bureau et se plongea dans ses pensées. Quel lieu en rapport avec la Guerre pouvait être le lieu de rendez-vous parfait pour un échange de rançon ? Eliott alluma son ordinateur et chercha les lieux qui convenaient à ces critères. Il en trouva trois: le musée de la Grande Guerre, le Monument aux Morts et le Carré Militaire du cimetière de Meaux. Il montra tout à Tessa :

« Je ne sais vraiment pas... On pourrait se répartir en plusieurs équipes, pour aller vérifier partout ? »

Ils prirent tous leurs armes de service et montèrent dans les fourgons. Une fois installé, Eliott se tourna vers Tessa, toute pâle.

« Je ne le sens pas... » dit-elle.

Une fois arrivés, ils descendirent les uns après les autres, leur pistolet à la main, avec un sac rempli de faux billets. Les policiers se répartirent en plusieurs équipes, Eliott faisant partie de ceux qui quadrillaient la zone du Monument Américain.

Tandis qu'ils s'approchaient, ils commençaient à voir la statue blanche briller dans le noir. Il faisait sombre, donc on ne distinguait quasiment rien mais Eliott entendit des cris à glacer le sang. D'un coup, les cris s'arrêtèrent. Les policiers se mirent à courir, et ils découvrirent un homme d'une vingtaine d'années, qui semblait tenir un pistolet. Ils aperçurent aussi Laëtitia Durand, effondrée au pied de la statue dans une flaque de sang et de liquide ainsi que son nouveau-né à côté d'elle. L'homme se mit à parler d'une voix grave et menaçante :

« Comment ça va Eliott ? T'as l'argent ?

- Qui êtes-vous ? » demanda le policier, d'une voix tremblante.

Cette voix ne lui disait rien, mais la façon de parler lui rappelait quelqu'un. Le fait que l'homme semblait le connaître ne présageait rien de bon.

« Oh, ne t'inquiète pas, tu me connais, Eliott. Enfin, tu me connais à moitié on va dire. »

Eliott chargea son pistolet et le pointa sur lui.

« Les mains derrière la tête, vous vous retournez lentement et sans geste brusque ! » cria-t-il, en essayant de ne pas paraître paniqué.

L'homme se retourna lentement. Eliott sentait de la sueur couler le long de sa nuque tandis que le visage se dévoilait un peu. C'était... Ted.

Quelques jours plus tard...

« Tiens Tessa, dit Eliott en tendant un café à la jeune femme.

- Merci. Comment ça va ? Tu tiens le coup ? »

Eliott sentit son ventre se serrer. Il n'arrivait toujours pas à réaliser que c'était son ami le coupable. Pourquoi ? Le Ted qu'il connaissait n'aurait jamais fait cela.

« Écoute..., commença Tessa, tu te souviens de ce qu'il t'a dit ? 'Tu me connais Eliott. Enfin, tu me connais à moitié on va dire.' Tu sais, ce n'est pas lui qui parlait à ce moment-là. Il souffre d'un TDI, le Trouble Dissociatif de l'Identité. Tu sais ce que c'est ? »

- Euh... Non.

- Une maladie mentale qui fait que plusieurs personnalités coexistent dans le même corps. Ce n'est pas lui qui a enlevé Laëtitia, mais une autre de ses personnalités. »

Eliott était choqué. Il n'arrivait pas à croire que son ami avait une maladie mentale. Il parvint à poser une question :

« Tu penses qu'on pourrait aller le voir ?

- Il est dans un hôpital psychiatrique, mais je pense qu'on pourrait essayer. »



Un grand merci à l'ensemble des collèges ambassadeurs et particulièrement aux professeurs qui ont accompagné les collégiens dans l'écriture et l'envoi de leurs nouvelles et mis en valeur les dotations polar offertes par la médiathèque départementale.

Les huit lauréats de cette année fréquentent les collèges les 4 Arpents à Lagny-sur-Marne, Lucie Aubrac à Montévrain, Jean Vilar à Vert-Saint-Denis, la Dhuis à Nanteuil-lès-Meaux, Le Grand Parc à Cesson, Maria Callas à Courtry, Charles Péguy à Verneuil-l'Etang et Robert Buron à Nandy.

Le collège Beaumarchais à Meaux a conçu le règlement et accueilli le lancement du concours accompagné par Jean-Christophe Tixier, parrain de la présente édition. Un grand merci également aux autres membres du jury, Sébastien Gendron, Florence Médina et Christophe Miraucourt.

Les autres collèges, Maria Callas à Courtry, Marie Curie à Provins, Jean-Jaurès à Brou-sur-Chantereine et Jacqueline de Romilly à Magny-le-Hongre ont œuvré pour la diffusion du concours et ont reçu dans leur établissement un autre membre du jury.

Nous remercions le musée de la Gendarmerie de Melun qui a accepté de nous recevoir pour la soirée de remise des prix.

Enfin, merci à Jean-François Parigi, Président du Département de Seine-et-Marne et Véronique Veau, vice-présidente du Département en charge de la culture et du patrimoine.





**Département de Seine-et-Marne**

Hôtel du Département

CS 50377

77010 Melun cedex

01 64 14 77 77

**seine-et-marne.fr**

